

*Pourquoi la fable « Le loup et le chien » représente-t-elle la question de la liberté d'une façon tout à fait saisissante ?*

Dans « Le loup et le chien », La Fontaine prend manifestement le parti du loup ; il semble bien qu'il affirme : « Mieux vaut être libre et famélique que riche et asservi ». C'est du rapport entre la liberté et le confort matériel que traite la fable. Cette question fondamentale est très classique ; on peut être en désaccord avec la réponse que le fabuliste semble y apporter ici ; on peut aussi parfaitement s'accorder avec son propos. Mais la façon dont La Fontaine l'actualise, la rend présente dans l'esprit du lecteur, est saisissante à plusieurs titres. D'abord, évidemment, on peut s'arrêter sur une des caractéristiques essentielles des fables de La Fontaine, comme des fables d'Esopé qu'il imite : le choix d'utiliser les animaux pour représenter les hommes ; ensuite, il est particulièrement intéressant de s'arrêter sur la façon dont La Fontaine représente l'aisance matérielle, le confort que procure l'asservissement (de « Le loup répond » à « Qui le fit pleurer de tendresse ») ; enfin l'image proposée par les quatre derniers vers du poème (de « Il importe si bien » à « Et court encor ») propose une image tout à fait saisissante de l'impérieux choix de la liberté pour qui ne veut pas renoncer à son humanité.

Le choix du loup et du chien pour représenter l'homme libre et l'homme asservi sont particulièrement pertinents parce qu'effectivement le chien est un loup que l'homme a asservi, en échange de sa protection et de sa nourriture. Mais on peut en plus noter la façon dont La Fontaine fait naître l'image des deux protagonistes de la fable, dans les quatre premiers vers (de « Un loup n'avait que la peau et les os » à « par mégarde »). Celui pour qui le poète va finalement prendre parti, celui qui d'une certaine façon constitue le modèle à suivre est celui dont l'apparence est apparemment repoussante : le modèle, c'est le contre-modèle. Quand on imagine un animal qui « n'avait que la peau et les os », on a pitié ; on n'a pas envie de lui ressembler.

En revanche, quand on se représente un animal « gras, poli », c'est-à-dire bien en chair et au poil luisant – manifestement en bonne santé –, on peut l'envier, on peut souhaiter lui ressembler, de même qu'on a envie de ressembler à l'homme riche, bien nourri, et bien habillé. Peut-être aujourd'hui cependant aurait-on envie d'une image qui évoquerait davantage le bourgeois bohème musclé et reluisant parce qu'il adopte un régime diététique équilibré et fréquente assidûment la salle de sport. Mais il faut reconnaître à La Fontaine que sa fable ne nous interdit pas cette association, dans la mesure où il a commencé par le présenter comme « aussi puissant que beau » : ce qui rend le « dogue » épais, c'est d'abord sa musculature ; on n'imagine aucunement un tel animal pourvu de chairs flasques.

Venons-en maintenant à la représentation de l'homme asservi. Il faut remarquer ce qu'on le voit faire, en tant que chien de garde de son maître : « Donner la chasse aux

gens / Portans bâtons et mendiants ». Son travail est donc de repousser les vagabonds, les « gens portans bâtons », pour marcher de ville en ville, les pauvres, qui mentent pour se nourrir. Le rôle qu'on lui voit jouer est moralement peu reluisant, puisque son travail est de repousser les gens dans le besoin, ceux que la charité commanderait d'aider. La condition pour être dans le confort a quand même, dès l'abord, quelque chose de dégradant et de repoussant, bien que le chien veuille réduire ce travail à « presque rien » (v. 23). En somme ce presque rien n'est rien non plus au plan de sa valeur morale.

Ensuite c'est bien le travail d'un homme de rien qu'il évoque, celui du courtisan qui doit « flatter » et « complaire » (v. 25). Le confort gagné en échange de cet abaissement n'est en réalité pas plus reluisant : il ne s'agit que de « reliefs », c'est-à-dire des restes des repas. Dès cette étape de la fable, la « félicité » qui émerveille dans un premier temps le loup apparaît au lecteur comme un repoussoir : ce qu'on se représente là en réalité, ce n'est pas le bonheur du chien, c'est l'avilissement de ceux qui ont choisi de se faire courtisans.

À la fin de la fable, le loup refuse ces prétendus avantages, dès lors qu'on ne peut les acquérir qu'au prix de la liberté. Ce qui nous frappe dans cette fin, ce n'est pas seulement la fermeté avec laquelle le loup choisit la liberté, exprimée dans les vers 38 à 40 (« Il importe si bien... un trésor »), c'est ce qui se passe après qu'il a fini son discours. D'abord, il « s'enfuit ». Il ne se contente pas de tourner les talons et de s'en aller ; il s'enfuit. Bien sûr, on pourrait considérer qu'il le fait par peur du puissant dogue, qui pourrait l'attaquer ; mais surtout, il s'enfuit parce que la condition de courtisan est en fait non seulement une condition qu'il faut refuser, mais encore un état dont il ne faut s'approcher en aucune manière. Fréquenter les courtisans, c'est mauvais pour la santé : tout se passe comme si leur servilité souillait aussi qui les fréquente de trop près. Ce que représente la fable au sens propre, c'est-à-dire ce qu'elle rend présent pour le lecteur, ce qu'elle met sous ses yeux, c'est la force de répulsion que dégage la servilité des courtisans.

D'autre part, l'opposition des temps entre « s'enfuit » et « court » est ici tout à fait saisissante. Le verbe « s'enfuir » est ici conjugué au passé simple ou au présent de l'indicatif, qu'on ne peut distinguer à la première personne du singulier. Mais s'il s'agit d'un présent, c'est forcément un présent de narration, qui évoque ce qui s'est passé au moment fabuleux que la fable raconte. En revanche, le présent du verbe « courir » est un présent d'énonciation : ce que dit La Fontaine, c'est qu'au moment où il raconte sa fable, « maître Loup » est encore en train de courir en liberté dans les forêts. D'ailleurs, on l'imagine fort qui montre au loin un loup imaginaire en train de courir, et l'on entend très bien que ce loup, d'une certaine façon, c'est lui. De même quand je récite cette fable à mes amis, c'est pour parler de moi ; c'est moi le loup qui « court encor ». La Fontaine donne à voir de façon extrêmement présente ce qu'est la liberté, celle qui fait que je cours où je veux.